

## Entre réel et virtuel, des territoires d'expérimentation

*Christophe Luxereau compte parmi les artistes dont les territoires d'expérimentation se situent dans cet entre-deux de l'hybridation, entre réel et virtuel. Il augmente, par l'image, les êtres, les corps ou seulement les membres, pour mieux nous évoquer un monde à l'ère des biotechnologies. De l'histoire de l'art, il retient les thématiques universelles tandis que sa pratique se situe dans un « après la photographie ». Et c'est finalement par la mise en scène qu'il sollicite notre imaginaire en attirant notre attention sur des problématiques sociétales et philosophiques.*

Les *Pièces Détachées* de Christophe Luxereau ne font que renforcer la théorie de l'obsolescence du corps chère à Stelarc. Leur monstration, à l'horizontale, nous évoque les cabinets de curiosités des XVIe et XVIIe siècles, quand il était déjà question du rapprochement entre les arts et les sciences. Les technologies qui émergent des membres présentés trahissent leurs attentes de raccordement aux corps d'éventuels receveurs les ayant achetés, d'après photographie, dans le catalogue de l'exposition. Bras et jambes sont déclinés selon deux teintes. Tout doit disparaître à l'ère du jetable, à l'époque où même les visages sont devenus interchangeable.

Qui serait assez fou pour se représenter sous les traits d'une personne âgée dans son monde virtuel ? Les *Avatars* de Christophe Luxereau sont donc tous jeunes. C'est dans des gares ferroviaires, à Paris, New York ou à Tokyo, que l'artiste les a saisis avant de les revêtir de technologies. C'était avant Second Life. Et l'on s'en souvient encore comme du Distil qui permet au fils du Duc Leto Atréides de survivre sur Arrakis, la planète des sables. Les êtres humains, depuis toujours, affectionnent les réseaux : des voies romaines aux chemins de fer, des autoroutes pour véhicules motorisés à celles dédiées aux informations où robots et avatars sont légion.

Christophe Luxereau a passé bien du temps dans la salle d'anatomie de l'École des beaux-arts de Paris avant d'initier sa série *Electrum Corpus Add Vitam*, où les accessoires de mode investissent les corps de quelques jeunes femmes. À la jeunesse arrogante et répondant aux codes visuels de la mode, elles exhibent les parties de leur corps que l'artiste a augmenté de quelques fonctionnalités. Un soin tout particulier a été apporté au cœur artificiel que l'une d'entre elles semble vouloir nous offrir. Mais quelle peut bien être la part de responsabilité d'un esprit lors du rejet, par le corps, d'une greffe quelle qu'elle

soit ? Quant à moi : « J'hésite encore entre me faire changer les genoux ou les omoplates » !

Les *Madones* de Christophe Luxereau nous disent l'attention extrême que l'artiste porte à la mise en scène, tout comme elles trahissent son intérêt pour l'histoire de l'art. Cette jeune femme, un sein méticuleusement découvert et portant un enfant dans ses bras évoque *La Vierge et l'Enfant entourés d'anges* de Jean Fouquet. Mais le décor, ici, a changé. Et les anges ont fait place aux circuits imprimés qui régissent désormais nos vies.

La série intitulée *Rhizome* s'articule autour de l'imaginaire que nous associons à l'utilisation des biotechnologies. Les artistes, depuis toujours, exploitent les techniques et les technologies de leur temps, et l'on se souvient là d'Eduardo Kac posant fièrement devant l'objectif avec Alba, sa lapine verte. Mais c'est avec les outils de la publicité que Christophe Luxereau questionne le vivant, associant des séquences vidéo démonstratives à des images photographiques attractives. Les souris de laboratoire ne sont-elles pas devenues les meilleures amies de l'homme ? Alors demain, peut-être qu'en effet lézards, papillons et autres calamars génétiquement modifiés faciliteront nos communications, déplacements et autres relations tout en remplaçant avantageusement les souris de nos ordinateurs.

Christophe Luxereau, dans ses *Vanités*, rompt avec sa capacité d'intégration d'éléments du virtuel au sein de captations du réel. Pourtant, la perfection des reflets de lumière sur les crânes jaunes, rouges ou bleus nous les rend plus réels encore que ses précédentes créations. Les tirages sont encore d'une bonne qualité photographique, bien que la prise de vue ait fait place à la modélisation, puis au rendu, dans ces représentations qui perpétuent cette tradition picturale de représentation de la mort. « Memento mori », répétait l'esclave à son général romain pourtant victorieux. Rappelons-nous, en effet, que nous allons mourir un jour tandis que nos représentations, dans les mondes virtuels, nous survivront.

*Dominique Moulon*